

# 1

J'ai dix-sept ans et je suis là, amorphe et pathétique, affalé sur la banquette arrière de la voiture familiale qui me conduit dans un établissement pour malades mentaux.

Même pour moi, l'expérience demeure sans précédent. Certes, mon cerveau pose des problèmes inhabituels que personne ne semble capable de résoudre, mais je sais que la folie n'en fait pas partie.

Comment et pourquoi j'en suis arrivé là n'est pas difficile à deviner, mais c'est une raison plus immédiate qui explique ma présence dans cette voiture : me noyer dans l'alcool, et dans l'apaisement qu'il me procure, voilà le seul moyen que j'aie trouvé pour échapper à mon corps.

Mais cette « automédication » a fini par mettre ma santé en danger. J'ai besoin d'aide, et les médecins qui m'attendent ont promis de m'apporter la leur. Sauf que je connais la chanson.

Au bout d'une heure de trajet, un panneau annonce « Hôpital psychiatrique de Stryker », juste avant un imposant bâtiment en brique. En une fraction de seconde, la réalité de ma situation se matérialise, effrayante.

— C'est quoi, ce panneau ? dis-je depuis ma place, le cœur soudain affolé.

— Ne te fie pas au panneau, Cory, répond ma mère pour calmer ma panique grandissante, on soigne tout un tas de problèmes, ici.

Papa a l'air aussi inquiet que moi.

— Et si on laissait le sujet de côté pour l'instant ? suggère-t-il calmement.

*Laisser le sujet de l'hôpital pour les barjos de côté ? Bien sûr, aucun problème ! Qu'est-ce qu'il croit ?*

L'entrée principale nous fait déboucher sur une salle d'attente bondée et plutôt bruyante. Comme toujours, apparaître en public me met mal à l'aise, aussi mes pieds ressentent-ils le besoin d'exécuter trois petits sauts, trois petits pas à quelques centimètres d'intervalle qui me déséquilibrent. Il arrive parfois que cela me fasse trébucher et que je m'étale par terre, mais c'est à ce prix, et aucun autre, que je peux soulager la tension qui envahit mes jambes.

Hop ! Hop ! Hop ! Encore quelques triples sauts, et je peux enfin atteindre une chaise vide.

Voilà un bref aperçu de mon état.

## 2

Nombreuses sont les personnes assises dans la salle d'attente qui continuent de m'observer tandis que ma main droite fuse dans les airs, le majeur dressé. *Et voilà, c'est reparti pour un tour.* Le doigt d'honneur est un de mes tics involontaires qui se déclenche toujours au mauvais moment. Allez expliquer aux gens que vous ne le faites pas exprès.

Second salut intempestif en forme de doigt d'honneur. *Bonjour, messieurs dames !*

Je repense un instant à mes nouveaux médicaments, tout aussi inefficaces que les précédents : le Zyban, un antidépresseur, l'Estulic, pour contrôler mes muscles, l'Epitomax, « à l'essai » pour tester le potentiel d'un anti-convulsivant. Jusqu'à présent, les cinquante ou soixante médicaments que l'on m'a prescrits n'ont absolument rien changé – sans oublier que certains, avalés avec du Jack Daniel's, peuvent être mortels.

*Un hôpital psychiatrique, je repense. Là où l'on enferme les cinglés.*

Même si j'en ai l'air, je sais que je ne suis pas un aliéné. Cet endroit, en revanche, pourrait bien me faire basculer dans la folie. Devenir fou est sans doute ma peur la plus grande. Si cela devait arriver, je ne saurais plus ce qu'est ni où est la réalité. Pour moi, ce serait l'isolation suprême : être étranger à mon propre esprit.

Une réceptionniste appelle enfin mon nom et commence à me poser des questions étranges et déroutantes.

L'un de mes yeux se met à cligner furieusement tandis que ma langue pointe hors de ma bouche comme un serpent. Le tout est ponctué de grognements sonores, comme si quelqu'un m'avait assené un coup de poing à l'estomac. D'ordinaire, mes tics se manifestent séparément, mais ils semblent arriver aujourd'hui par salves de trois ou quatre, probablement à cause du stress.

J'ai déclaré un jour à mes parents qu'ils seraient incapables de tenir *ne serait-ce qu'une journée* dans ma peau – et encore, j'étais à ce moment-là dans un bien meilleur état que maintenant !

Il faut environ une heure à mes parents pour répondre aux questions du médecin, mais lorsqu'ils ressortent du bureau, je remarque que ma mère a pleuré. Mon père a l'air épuisé et tendu.

Quand vient mon tour d'être interrogé, je ne peux pas m'arrêter de faire des doigts d'honneur, que le médecin ignore gentiment. Il est jeune et sa douceur me met à l'aise.

— Je bois trop le soir, je confie, faisant l'impasse sur la fois où j'ai failli mettre le feu à la maison après avoir perdu connaissance sur le canapé, une cigarette allumée à la main. J'aime bien être un peu pompette.

*Vous parlez d'un euphémisme ! Disons plutôt « ivre mort » !*

Après m'avoir examiné de haut en bas, le médecin me déclare en parfaite santé, ce que je trouve plutôt comique.

— Je peux y aller, alors ? dis-je pour plaisanter, en donnant un coup de langue involontaire.

De retour dans la salle d'attente, un surveillant s'approche et nous demande les médicaments que nous avons apportés avec nous.

— Que voulez-vous dire ? interroge mon père.

— Il a besoin de ces médicaments, avertit ma mère en sortant un gros sac en plastique bourré de flacons de pilules.

— Les médecins vont s'en charger, répond le surveillant. Donnez-les-moi.

Maman cède sa réserve à contrecœur.

Quelque temps après, c'est au tour d'une infirmière de nous conduire vers l'arrière du bâtiment. L'atmosphère y est très différente : les pièces sont plus sombres et presque désertes, les murs sont sales et lézardés. Le lieu est sinistre.

Je réprime un mauvais pressentiment : quel que soit le service où la soignante nous mène, je crains de ne pas le supporter.

Nous nous arrêtons enfin devant une porte imposante.

SERVICE DE PSYCHIATRIE INFANTO-JUVÉNILE, SECTION D.

*Le service pour les gamins mabouls !*

— Je ne suis pas comme eux, j'objecte sèchement en pointant la porte du doigt. Maman, tu sais que je ne suis pas cinglé !

— Nous accueillons toutes sortes de patients, intervient l'infirmière, comme si atterrir à l'hôpital psychiatrique était tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

— Tu es ici à cause de la boisson, ajoute maman, et c'est ce qu'ils traitent ici. Ce panneau ne le précise pas, voilà tout.

C'est alors que l'infirmière sort une grande clé en métal de la poche de sa veste. Je reste cloué sur place : jamais je ne me suis rendu dans un hôpital où l'on verrouille les portes ! Soudain, c'est l'évidence : *ils ne ferment pas les portes pour empêcher les gens de rentrer, mais pour les empêcher de sortir.*

### 3

Papa a peur, lui aussi. Nous échangeons un regard furtif et il pose doucement sa main sur mon bras.

La porte s'ouvre comme si elle pesait une tonne. Quand je refuse de bouger, mon père m'enserme le bras plus fermement et me fait entrer à l'intérieur. Encore un mauvais pressentiment : le couloir principal est étroit – pas plus de quinze mètres de long – et tourne au fond à angle droit, *vers je ne sais où*. Pas d'infirmières, pas de médecins ni de matériel médical en vue. Cet endroit ne ressemble à aucun autre hôpital que je connais.

Un groupe de trois adolescents se tient au bout du couloir, en train de me fixer et de se chuchoter à l'oreille. Brusquement, ils disparaissent *je ne sais où*, comme s'ils s'étaient volatilisés.

Dans un petit bureau, nous trouvons un homme avachi devant son ordinateur. C'est le surveillant général – sauf qu'il porte des vêtements ordinaires et ne ressemble pas du tout à un infirmier. Il continue ses activités encore quelques minutes, puis finit par daigner lever les yeux sur nous. Son regard est hagard, on dirait qu'il est sous l'emprise d'une drogue ou bien légèrement attardé. Si je ne savais pas qui il est, je le prendrais pour un patient.

Une fois mon dossier consulté, l'homme nous guide un peu plus loin dans le service. De petits bureaux flanquent le couloir de chaque côté dont un, avec des bar-

reaux en métal dans l'embrasure de la porte, semble réservé à la distribution des médicaments.

Nous prenons l'angle du fond pour nous retrouver dans un couloir de chambres alignées de part et d'autre. Il y a également une salle commune avec une télé allumée, mais personne pour la regarder.

— Combien d'enfants vivent ici ? je demande.

— En ce moment, onze. Jamais plus de quinze, c'est le règlement.

Je compte huit patients sur notre passage, j'ignore où se cachent les autres. Tous sont des adolescents plus jeunes que moi.

Les trois garçons de tout à l'heure sont maintenant au fond de ce couloir-ci. À mon approche, ils se dispersent et me dépassent en me dévisageant – exactement le genre d'individus que je préférerais ne pas croiser après l'extinction des feux, et cela inclut le surveillant général.

Mon malaise ne cesse de croître, j'ai des sueurs froides.

Hop ! Hop ! Hop ! Mon corps s'emballe. *Je ne vais pas tenir.*

Nous arrivons à hauteur d'une large pancarte accrochée au mur. Une liste de règles y est inscrite en gros caractères :

JAMAIS PLUS DE 2 PERSONNES DANS UNE PIÈCE.  
INTERDICTION DE GARDER UNE PORTE FERMÉE.  
CONFISCATION DES OBJETS PERSONNELS DES  
PATIENTS LORS DE LEUR ADMISSION.  
AUCUNE SORTIE DU SERVICE SANS AUTORISATION.  
INTERDICTION DE SE PENCHER AUX FENÊTRES.  
INTERDICTION DE SE METTRE DEBOUT  
SUR LES LITS SUPERPOSÉS DU HAUT.

Intrigué par la dernière ligne, je regarde autour de moi et comprends aussitôt : le service tout entier est

« capitonné » de grilles métalliques, plafond inclus, dont les interstices ne permettent même pas de passer la main. *Ce service n'est rien d'autre qu'une cage géante.*

Mon cœur cogne dans ma poitrine comme s'il cherchait à sortir, prêt à mourir sur le sol même de l'hôpital. Quel genre d'endroit peut être à ce point abominable que certains tentent de s'échapper par le plafond ?

— Je refuse de rester ici ! je hurle à mes parents. Je ne peux pas, vous comprenez ?

Sur ces mots, je recule d'un pas et fais demi-tour en direction de la porte principale, l'unique sortie.

L'envie de courir me démange mais je me retiens pour ne pas avoir l'air de m'enfuir et que quelqu'un du service se lance à ma poursuite.

— Je ne suis pas comme ces gens-là ! je crie à mon père.

Surpris par ma réaction, mes parents restent stupéfaits. Je crois qu'eux non plus ne s'attendaient pas à pareil endroit.

— Je ne suis pas fou ! Mais je risque de le *devenir* en restant ici !

Un changement subtil s'opère sur le visage de mon père, et j'entrevois une lueur d'espoir. Toutefois, son expression reste mêlée de compassion et de colère, et j'ignore laquelle des deux va l'emporter.

— Essaie au moins avant de renoncer, lâche-t-il enfin. Laisse du temps au temps.

— Tu n'entends pas ce que je dis ? Je m'en vais, là !

— As-tu vraiment le choix, Cory ? Réfléchis bien. La décision ne t'appartient plus, désormais.

Cette dernière phrase me met hors de moi. Je perds tout contrôle. *Je sortirai de cet hôpital, même si je dois tout écraser sur mon passage !*

Je me précipite vers la sortie, puis m'arrête net, glacé. Près de la porte, une plaque en bronze :

AUCUNE SORTIE APRÈS 18 HEURES.

Ma montre indique 19 h 20. Déjà trois heures que nous sommes arrivés dans ce prétendu hôpital.

Je teste la porte malgré tout : elle ne bronche pas d'un millimètre. Apparemment, il faut aussi une clé pour ouvrir de ce côté-ci.

Je suis au-delà du stade de la panique. S'ils m'enferment, ce sera la fin, je mourrai de peur. C'est déjà arrivé, je l'ai lu quelque part.

— Respire et essaie de te calmer, suggère ma mère qui vient me rejoindre. Je sais que tu es terrorisé, Cory, mais nous allons trouver une solution, je te le promets.

— Je vais m'arrêter de boire, c'est juré ! je supplie brusquement, la voix fêlée par l'émotion.

Comme d'habitude, je suis à leur merci, mon sort réside entre leurs mains.

— Je t'en prie, maman, je sais que je peux y arriver tout seul. Ne m'obligez pas à rester ici !

## 4

Quelques minutes à peine après que le surveillant nous a laissés seuls pour discuter, nous voici de retour dans son petit bureau. Mon père semble en plein dilemme, lui qui est d'ordinaire si prompt à trancher.

Dans un souffle, il prononce enfin les mots que j'attendais.

— Tout compte fait, cet endroit ne convient pas à notre fils. Nous avons en tête une idée différente en l'amenant dans cet hôpital.

Je suis euphorique. Mon père vient de faire volte-face et est prêt à se battre pour moi ! J'ai envie de me jeter dans ses bras.

Curieusement, le surveillant ne semble pas prendre mon père au sérieux et secoue la tête, impassible.

— Ayez l'amabilité de nous laisser sortir, répète mon père.

Il faudra qu'il réitère une troisième fois avant que l'homme daigne réagir.

— Cory ne peut pas sortir, déclare l'homme, imperturbable. Une fois qu'un patient est admis dans ce service, il doit y rester soixante-douze heures au minimum. C'est la loi dans cet État.

— Mais nous *ne voulons pas* le faire admettre, explique mon père. Nous voulons partir *avant* son admission, justement.

— C'est trop tard, répond l'homme avec plus de force. L'admission est effective depuis qu'il a franchi

cette porte. Soixante-douze heures, aucune exception, ajoute-t-il comme s'il récitait sa leçon.

Le « soixante-douze » résonne dans ma tête comme une condamnation à perpétuité.

— Je demande à parler au directeur de l'hôpital, gronde soudain mon père en se levant.

Encore une fois, le surveillant ne réagit pas.

— Je n'ai sans doute pas été assez clair : *j'exige* de parler au directeur !

L'homme réfléchit puis, dans un haussement d'épaules, décroche enfin son téléphone. Une minute plus tard, il tend le combiné à mon père.

Ma mère et moi échangeons des regards nerveux. Tout va se jouer maintenant.

Mon père saisit le téléphone et explique la situation au directeur. S'ensuit une longue période d'écoute, sans que maman et moi sachions ce qu'il se dit.

— Il doit bien y avoir une solution, répond enfin mon père, visiblement très frustré. Et que faites-vous des gens comme nous qui viennent ici sur un malentendu ?

Le débat continue. Mon père commence à perdre son calme, ce qui ne lui ressemble pas.

— Même un criminel peut être libéré sur parole ! Que voulez-vous, que j'appelle un avocat ?

Il s'acharne, sans succès. Brusquement, il rend les armes.

— Oui, je comprends... je vous remercie... c'est entendu.

Papa raccroche et se tourne vers nous.

— Attendez..., se contente-t-il de dire avant de reprendre le téléphone et de composer un numéro.

Maman et moi sommes surpris d'entendre le nom de son nouvel interlocuteur.

— Docteur Meyerson ! Dieu soit loué, vous avez décroché.

Le Dr Meyerson est mon thérapeute. C'est une chance qu'il ait décroché à cette heure, nous tombons d'habitude sur son répondeur.

— Nous avons une urgence, et vous êtes notre ultime recours, poursuit mon père.

Il lui décrit la situation, puis ils discutent encore quelques minutes. Finalement, mon père pousse un long soupir de soulagement.

— Je leur dis comme ça, tel quel ? demande-t-il. Exactement de cette façon ?

Il nous adresse un hochement de tête, puis remercie le médecin avant de raccrocher.

Pivotant vers le surveillant, mon père annonce sur un ton provocant :

— Je demande l'autorisation de sortie de mon fils « CAM ».

L'homme incline la tête d'un air suspicieux, sans répondre.

Silence.

Mon père répète l'acronyme, cette fois comme un ordre :

— Nous quittons l'hôpital avec notre fils, CAM. Vous savez ce que cela signifie, m'a-t-on dit.

Le surveillant hoche la tête de mauvaise grâce et saisit une nouvelle fois son combiné. Mon père en profite pour nous éclairer :

— « CAM » est l'abréviation de « contre avis médical ». C'est une formule officielle qui permet à l'hôpital de se protéger légalement. Elle signifie que nous comprenons que l'hôpital n'a pas donné son accord et que la responsabilité de ta sortie incombe désormais à nous, tes parents, et à ton thérapeute. L'hôpital se voit déchargé de toute responsabilité dans le cas où le patient... se ferait du mal, par exemple.

— Tu sais que je ne ferais jamais ça ! je réplique, pour appuyer sa décision.

— C'est notre seule chance de sortir d'ici.

— Et que se serait-il passé si personne ne nous avait parlé du CAM? s'enquiert ma mère. Si le Dr Meyerson avait été absent ou s'il n'avait pas décroché?

Mon père secoue la tête.

— Nous avons eu de la chance. Beaucoup de chance.

Jamais il ne m'a paru aussi vieux, aussi usé qu'en cet instant. La journée a été longue pour lui aussi.

— Je suis désolé, papa.

Il me répond d'un signe de la tête, mais le cœur n'y est pas.

— Tu as conscience que le problème pour lequel nous sommes venus ici n'est en rien réglé, n'est-ce pas?

La question est plus rhétorique qu'autre chose.

Quelques instants plus tard, le cauchemar touche à sa fin. Le surveillant attend je ne sais quelle autorisation, mais déjà je respire à nouveau presque normalement.

Lorsqu'un employé se présente avec les papiers requis signés, le surveillant sort enfin sa clé et nous ouvre la grande porte d'une tonne.

Cinq heures se sont écoulées depuis notre arrivée. Je repasse la porte d'entrée de l'hôpital sans me retourner.

Le trajet du retour vers le New Jersey s'effectue dans le silence, personne n'ayant la force de parler. De toute façon, aucun sujet ne pourrait éclipser ce qui vient de se passer.

Ma mère m'autorise à fumer une cigarette, puis une seconde, après quoi je m'endors. Ils me réveillent à notre arrivée, environ une heure plus tard, et je me traîne jusqu'à la maison plongée dans l'obscurité.

— Je parle sérieusement, maman, je vais arrêter de boire, j'insiste avant d'aller me coucher. Je sais que je peux y arriver.

Ce ne sont pas des mensonges, j'en suis intimement persuadé.

Nous sommes au milieu de la semaine... Le vendredi, mes bonnes résolutions se sont déjà envolées.

Mon corps m'en fait voir de toutes les couleurs depuis quelques jours. Après que mes parents sont montés se coucher, je me glisse au rez-de-chaussée et descends cinq ou six grosses goulées de vodka que mon père croyait avoir bien cachée au fond d'une armoire, dans le salon. Très vite, la bouteille est à moitié vide.

La tête me tourne, les images du service psychiatrique se brouillent dans mon esprit. Tandis que je sombre, j'ai la vague impression que malgré mon désir sincère, ou plutôt mon besoin vital de changer, il faudra bien pire pour que j'y parvienne. *Bien pire.*